

bénédictio et de gratitude que les anges écoutent, monte sans bruit de leur cœur à leurs lèvres : *Benedic, anima mea, Domino; benedic, anima mea, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus*¹... *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me*²... *Magnificat anima mea Dominum...*, *fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus*³. Quelle foi, quelle qualité et quelle intensité de foi au sacrement dont quelques minutes à peine les séparent! Et puis, comme ils se portent d'un noble élan vers l'avenir! Comme ils veulent sincèrement, ardemment être de bons prêtres, de vrais prêtres, de saints prêtres! Comme ils acceptent sans compter, sans marquer de limites à leur générosité touchante, ce qui sera de nature à leur faire remplir pour la gloire de Dieu et de son Christ, pour le bien des âmes, toute leur destinée sacerdotale!

Oh! qu'ils sont beaux ainsi! Lentement, solennellement, l'ordination des diacres étant achevée, les voilà qui s'avancent près de l'autel : *Accedant qui ordinandi sunt ad ordinem presbyteratus*.

Je n'ai pas l'intention, messieurs et vénérés confrères, je n'ai pas le loisir d'évoquer devant vous tout le détail de l'auguste cérémonie, de rappeler ici et de commenter les rites et les prières qui la remplissent. L'excellente façon de

¹ Psalm. cii, 1. — ² Psalm. lxxii, 24. — ³ Luc. i, 46.

bien faire votre retraite, que d'ouvrir le Pontifical aux heures libres, dans vos cellules! La mémoire et l'imagination aidant, vous reconstitueriez la scène de votre ordination. Vous vous pénétreriez à nouveau des sentiments, des émotions, des dispositions, des résolutions dont cette heure, unique dans votre existence terrestre et éternelle, vous avait imprégné l'âme tout entière.

Pour moi, que les bornes d'un discours arrêtent et que le temps presse, j'en arrive à ce qui est le point culminant de la consécration presbytérale et des pouvoirs attachés à cette consécration.

L'évêque dit : *Accipe potestatem offerre sacrificium Deo, missasque celebrare tam pro vivis quam pro defunctis, in nomine Domini*. C'est fini! Il existe un prêtre de plus, un groupe de prêtres de plus, qui perpétueront dans le monde par le sacrifice eucharistique la réalité et la fécondité du sacrifice de la croix et l'application des mérites de la Rédemption. Ils prêcheront, ils baptiseront, ils administreront les malades, ils remettront les péchés au tribunal de la pénitence, le sacerdoce comporte toutes ces fonctions et toutes ces grandeurs; mais ce qu'ils feront de plus excellent encore, ce par quoi ils seront éminemment prêtres, ils créeront l'Eucharistie où le mystère chrétien se résume comme au Calvaire.

De la puissance à l'acte pour eux il n'y a pas loin. Entendez! Agenouillés sur les marches de l'autel où l'évêque est debout, en même temps

que lui, non sans que l'émotion fasse trembler leur voix, ils prononcent les paroles trois fois sacrées de la transsubstantiation : *Hoc est corpus meum... Hic est calix sanguinis mei*. Le ciel entier fait silence.

Tel est le sacrement de l'Ordre. L'évêque le confère. Est-il besoin de le dire? l'évêque est ici l'instrument visible dont le Christ invisible, mais présent, mais agissant, se sert pour sa grande œuvre. En somme, Jésus-Christ seul peut associer une créature à son sacerdoce. Jésus-Christ seul peut d'un pauvre être humain faire un autre lui-même, un prêtre pour le temps et l'éternité. Chaque nouvelle ordination, depuis vingt siècles, sur tous les points du globe, c'est Lui! Lui, le Christ qui accomplit cette merveille d'engendrer d'autres Christ! *Conformes fieri imaginis Filii sui*.

II

Le sacrement de l'Ordre, rappelons ce point de doctrine, comme le baptême et la confirmation, imprime à l'âme de ceux qui le reçoivent un caractère indélébile. Quelle est la nature intime de ce caractère? en quoi se différencie-t-il de la grâce sanctifiante et des grâces de circonstance conférées par les autres sacrements? Quel

complément d'être surnaturel ajoute-t-il à cette grâce et dans quel but? De répondre ici à toutes ces questions intéressantes nous entraînerait trop loin. Saint Thomas, dans sa *Somme théologique*, pars 3^a, quæstio LXIII, consacre six articles à l'étude de ce problème doctrinal. Je me contenterai de rapporter quelque chose de l'article V, qui se réfère plus directement à la pérennité du caractère dans le sacrement que nous étudions. *Utrum character insit animæ indebiliter? se* demande saint Thomas. Il répond : *Quum character sit quædam sacramentalis participatio, necesse est eum indebiliter animæ inesse*.

Nous sommes donc par notre ordination, pour cette vie et pour l'autre, pour le temps et l'éternité, pénétrés à fond d'une sorte d'entité surnaturelle, qui se superpose à la grâce sanctifiante toute seule et devient le sceau ineffaçable de notre qualité de prêtres. Que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, cela est. Se rencontrerait-il ici, dans cet auditoire, un confrère, quelques confrères assez malheureux pour regretter d'être entrés dans les Ordres, pour désirer, si la chose était possible, d'en sortir? Peut-être. Oh! que je les plains sans les connaître! oh! que je les adjure donc avec ce que j'ai au cœur de plus ému, de plus tendre, de plus fraternel et de plus apostolique, de secouer l'affreuse tentation qui les poursuit et de ne pas blasphémer le don de Dieu! Mais, s'ils persistent dans leur attitude désolante, dans leur ingrati-

tude et leurs regrets, ils faut bien qu'ils sachent que c'est en vain. C'est fini : ils sont prêtres. Ils ne peuvent plus cesser de l'être. De même qu'appartenant à l'existence par le don que le Créateur leur a fait de la vie, ils ne peuvent plus rentrer dans le néant ; de même, élevés par la gratuite élection de Dieu à une condition supérieure de vie, à un degré suréminent de christianisme, le sacerdoce, ils n'en peuvent plus déchoir. Ils ne se débarrasseront pas plus du mode que de la substance de leur destinée. *Quod est, est.*

Passons ; une situation aussi douloureuse, bien que n'étant pas tout à fait chimérique, demeure très rare. Il y a peu de prêtres qui, de sens rassis, avec une raison réfléchie, une volonté froide, regrettent l'honneur à jamais assumé du sacerdoce. Ce n'est point par là que nous péchons contre les exigences et les droits les plus élémentaires, les plus imprescriptibles de notre élévation à la prêtrise.

En quoi nous péchons d'abord, messieurs et vénérés confrères, — puisque ayant établi que dans notre vocation du côté de Dieu tout est complet, *ex parte Dei*, nous voulons faire notre examen sur les insuffisances dont nous sommes coupables, sur ce qui manque, *ex parte nostri*, — en quoi nous péchons d'abord, et tous, entendez-le bien, du plus au moins, le voici : nous n'avons pas une conscience assez présente, assez soutenue, assez ininterrompue de notre qualité et de notre dignité de prêtres. Que j'ambition-

nerais donc de réussir à faire passer en vous, sur ce point, les impressions pénibles et malheureusement trop motivées dont j'ai l'âme toute pleine !

Une des erreurs philosophiques du jour, et non la moins radicale ni la moins redoutable, est de renouveler, sous le nom de phénoménisme, le droit prétendu à l'ignorance des réalités et des causes. Occupons-nous de ce qui s'observe, se touche, du phénomène extérieur ; ne nous inquiétons pas de *la chose en soi*.

Eh bien ! messieurs, nous sommes à notre manière des phénoménistes. De notre prêtrise, de notre vocation et de notre vie sacerdotale, nous en venons peu à peu à ne plus considérer que les dehors, ce qui s'étale aux regards, ce qui s'impose à l'attention, j'allais dire à la curiosité de l'entourage. Nous nous apprécions et nous jugeons par ce qui est en nous l'accessoire et le relatif, notre situation, nos fonctions, nos titres, et point ou presque point par la réalité profonde commune à tous, identique chez tous, notre qualité de chrétiens qu'un sacrement spécial a pour jamais investis de la dignité de prêtres. Cette *chose en soi*, notre prêtrise, qui depuis l'ordination est la vie de notre vie, l'âme de notre âme, nous la reléguons à l'arrière-plan. Nous omettons d'y penser ; nous ne nous croyons pas tenus de nous en souvenir.

Mon cher jeune confrère, vous êtes appliqué au ministère paroissial ? Oui. A la campagne ? Oui.

Vous ajoutez aussitôt : Mais dans un canton ; c'est un poste d'honneur et de confiance. Et vous, à la ville ? Oui..., mais pas dans un faubourg, dans une des plus riches paroisses. Et vous, vous êtes curé ? Oui..., mais à la tête d'un grand archiprêtre. Et vous, vous êtes professeur ? Oui..., mais pas d'une basse classe, la cinquième ou la sixième : j'enseigne la rhétorique ou la philosophie. Et vous, vous êtes supérieur d'un établissement ecclésiastique ? Oui..., mais pas d'une école cléricale ou d'une simple maîtrise : je dirige un brillant petit séminaire. Et vous, vous êtes aumônier ? Oui..., mais pas d'une maison obscure, d'une puissante communauté et fort prospère. Et vous, vous êtes chanoine ? Oui..., mais pas chanoine honoraire comme tant d'autres, chanoine titulaire avec l'espérance d'être un jour doyen du chapitre. Vous souriez, messieurs, c'est donc que mon tableau est exact. Et si, retournant les rôles, vous m'interrogez comme je vous interroge, je ne manquerai probablement pas de vous répondre : Je suis prédicateur, mais je prêche d'importantes stations et des retraites pastorales.

Misère ! misère !... Qu'est-ce à dire, sinon qu'à la manière des gens du monde, nous nous posons d'instinct devant le public et à nos propres yeux, avec nos avantages extérieurs, tout humains, tout naturels ? Je viens d'en citer quelques exemples ; j'en pourrais produire vingt autres, pris à tous les degrés, même les plus

humbles de la hiérarchie sacerdotale. Chacun semble vouloir se hausser de quelque droit à l'estime de l'entourage, qui soit au-dessus de sa seule dignité de prêtre. Chacun redoute de passer pour un simple soldat dans la milice du Christ et cherche à exhiber du galon. Oui, misère, que cet universel besoin chez nous de jouer au personnage, de nous parer d'une qualité vaniteuse qui pourrait être ou n'être pas, sans que notre vraie dignité, celle par laquelle nous comptons au regard de Dieu, en fût diminuée ou agrandie ! Qu'un fonctionnaire civil produise complaisamment ses titres, cela se conçoit, puisque ses titres sont l'expression et la mesure, ou du moins sont censés l'être, de sa valeur. Mais nous, messieurs, que trouverons-nous de meilleur à déclarer toujours, partout, dans un noble et légitime orgueil, sinon que nous sommes prêtres purement, simplement et sans phrases, laissant bien entendre par là où vont les préférences de notre estime, de notre admiration et de notre amour ? Pour être capables de cette déclaration spontanée, il nous faudrait des habitudes de foi au sacerdoce qui nous manquent.

Et voyez une autre forme et un autre inconvénient de cette insuffisance de notre foi. Nous nous acquittons d'une manière convenable, je veux le croire, de nos devoirs professionnels. Nous prêchons, nous confessons, nous catéchisons les enfants, nous visitons les malades, nous

fondons et entretenons des œuvres, nous enseignons les lettres ou les sciences, nous dirigeons un séminaire, presque comme d'autres sont négociants, médecins, avocats, militaires, députés, ministres, c'est-à-dire sous l'inspiration de vues séculières, sous l'empire et la poussée d'une accoutumance quasi profane, devenue pour nous le premier moteur de notre vie. Je ne dis pas que nous nous établissions dans cette infériorité tout d'un coup et par un acte de volonté positive qui serait ouvertement coupable. Non ; c'est lentement et insensiblement que les choses en viennent à ce point. Le déclin progressif s'accroît sans que nous le remarquions. La prédominance des motifs humains sur les motifs divins et surnaturels est déjà depuis longtemps un fait accompli, que nous ne nous en doutons même pas. Nous prenons le change, faute de nous observer de près et de nous bien connaître. Instruments de Jésus-Christ, nous le sommes ; coopérateurs de son œuvre et de son sacerdoce, nous le sommes ; distributeurs officiels de sa vérité et de sa grâce, nous le sommes ; mais de par la puissance que le sacrement de l'Ordre nous a communiquée et qui s'exerce, pour ainsi dire, automatiquement et toute seule. Nous prêtons tout de nous-mêmes à Jésus-Christ, sauf ce à quoi il tient davantage et qu'il devrait nous être incomparablement honorable et doux de lui offrir incessamment : notre attention, notre conscience, notre volonté, notre âme. Nous nous réduisons,

— pardonnez-moi la vulgarité et la sévérité de cette expression, — au rôle de machines à produire des choses sacerdotales, quand nous devrions être de plus en plus des agents conscients de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font, émerveillés toujours plus, toujours plus épris de la beauté transcendante de leurs fonctions.

Il y a donc lieu, messieurs et vénérés confrères, de réfléchir très sérieusement, pendant la retraite, sur ce premier *desideratum*. Nous avons un premier tort, c'est de ne pas apprécier notre sacerdoce, de ne pas l'estimer, de ne pas l'honorer. Par notre faute et notre très grande faute, sans rien perdre de ce qu'il est sacramentellement en nous, il devient pour nous une façon d'être comme une autre, qui ne provoque plus ni l'admiration reconnaissante ni l'intelligente attention auxquelles cependant il ne cesse et ne cessera jamais d'avoir droit.

Puis nous réfléchissons beaucoup aussi sur une seconde lacune, désolante à son tour, répréhensible à son tour, qui se rattache étroitement à la première et que voici :

Notre sacerdoce, cette ressemblance avec Jésus-Christ prêtre, *conformes fieri imaginis Filii sui*, imprimée à jamais en nous le jour de notre ordination, exige impérieusement de nous non seulement que nous l'appréciions et l'estimions à sa juste valeur, mais que nous le cultivions, que nous le fassions, pour notre part, grandir et s'épanouir. Je ne m'arrêterai pas à vous rappe-

ler que les avances du Créateur, quelles qu'elles soient, ont pour loi nécessaire d'être bien accueillies de la créature et aidées par le concours que celle-ci leur prête, à réaliser tous leurs développements, à porter tous leurs fruits. Que s'il en va de la sorte, même pour les dons naturels, à plus forte raison faut-il le croire et l'affirmer des dons surnaturels. La parabole des talents confiés par le Maître aux serviteurs, est la mise en scène populaire et en quelque sorte classique de cette vérité.

Eh bien ! messieurs, la main sur la conscience, au moment où vous êtes de votre vie sacerdotale, vous presque au début, vous plus avant, vous au milieu, vous au terme, qu'avez-vous fait du talent ou des talents reçus ? Par anticipation, posez-vous la question loyalement, sans faux-fuyant et sans ambages, comme elle vous sera posée plus tard, bientôt peut-être, peut-être demain : *redde rationem*. Auquel des trois serviteurs dont Jésus parle ressemblez-vous ? *Qui quinque talenta acceperat, operatus est in eis, et lucratus est alia quinque... Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo... Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam domini sui*. La diversité des avances faites, c'est le secret de Dieu. Mais à tout le moins vous avez reçu l'avance suprême, le talent fondamental, le sacerdoce. Auquel des jugements du Maître devez-vous vous attendre : *serve bone et fidelis*, ou bien *serve male et pi-*

ger ? C'est l'un ou l'autre. Il n'y a pas de milieu.

Entendons-nous bien. Il existe pour chacun de nous une culture extérieure de notre prêtrise, une expansion et un progrès qui tombent sous le sens, qui se manifestent par une certaine fécondité visible des entreprises et des œuvres. Loin de moi, certes, la pensée de discréditer ce genre de développement et de progrès. Il faut pourtant affirmer qu'il n'est ni le seul ni le plus nécessaire. Mille difficultés insurmontables, aux temps troublés où nous sommes, peuvent gêner et paralyser les plus consciencieux efforts d'un bon prêtre. Que de fois, dans le ministère des retraites pastorales, j'ai entendu d'excellents curés me raconter au milieu de leur tristesse et de leurs larmes, dont j'étais ému jusqu'à pleurer moi-même, qu'en dépit de toute leur bonne volonté, ils étaient réduits à voir leur paroisse décliner, la foi se perdre, les habitudes chrétiennes tomber en désuétude ! Il est probable que quelques-uns de vous en sont là. Sans les connaître, je leur tends les deux mains en témoignage de ma respectueuse et fraternelle compassion. Je sais comment et combien ils souffrent. Non, suis-je heureux de leur dire et d'insister à leur dire, l'expansion extérieure de votre sacerdoce n'est pas l'unique ni la plus réelle mesure de son progrès.

¹ Matth. xxv, 15 et seq.

Où donc est-elle, cette mesure? Pour savoir pertinemment à quoi nous en tenir sur notre situation vraie, sur notre vraie responsabilité à l'égard du don de Dieu, où devons-nous regarder de préférence? En nous-mêmes, messieurs et vénérés confrères, aux profondeurs intimes de notre âme. C'est là que se produit ou ne se produit pas, que se développe ou se néglige le *conformes fieri imaginis Filii sui* le plus réel, le plus sûr, le plus fécond, le plus nécessaire.

Entendez saint Paul, celui qui a posé le beau principe, l'attrayante et magnifique loi « de la ressemblance progressive avec le Fils de Dieu », à quelle similitude, à quelle conformité nous invite-t-il en dernier ressort? *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*¹. Oh! déclaration bénie! Oh! parole entre toutes consolante et douce qui nous fait honneur et en même temps nous rassure! Il s'agit donc moins pour nous d'être d'autres Christ, par le déploiement de notre activité au dehors, que par la qualité et l'intensité de nos dispositions du dedans. Si, comme Jésus, nous sommes les adversaires du péché, prêts et prompts à l'immolation cachée de nous-mêmes pour porter le péché du monde, si nous sommes humbles, si nous sommes purs, si nous aimons nos frères, y compris nos ennemis, si du moins nous nous étudions à acquérir toutes ces vertus silencieuses, confiance et joie, paix et bonheur, nous faisons

¹ Philip. II, 5.

valoir en nous le don de Dieu, le mot du Maître à ses serviteurs est pour nous: *Euge, serve bone et fidelis*.

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu. Quand nous lisons un de nos chefs-d'œuvre littéraires, quand nous entendons un orateur puissant, pour peu que nous ayons l'âme bien faite et susceptible d'une vraie émotion, il vient un moment où nous nous sentons en communion avec l'âme, avec le génie de celui qui a écrit, de celui qui parle. Quelque chose de ce qui l'a inspiré ou l'inspire, se répercute en nous, vibre, chante, pleure en nous. Nous sommes au diapason intime de sa pensée et de ses sentiments. Eh bien! c'est ce que saint Paul nous propose dans nos rapports avec Jésus-Christ. Il désire, il veut que nous nous assimilions surtout les intimités de son être et que nous fassions de cette conformité plus délicate l'élément et le fond le meilleur de notre sacerdoce.

Nous essayerons, messieurs et vénérés confrères, au cours des entretiens qui doivent suivre, d'entrer à fond en cette manière d'entendre et de comprendre les exigences de notre vocation bénie.

Mettons, vous et moi, ce que nous avons déjà dit, ce qui nous reste à dire, sous les auspices de cette prière touchante des apôtres: *Domine, adauge nobis fidem*¹.

Amen.

¹ Luc. XVII, 5.